

“Haramuya”,
un film de Drissa Touré à l'affiche



Ramada N'diaye Tall et Assita Sankara.

En 1991, le Festival de Cannes sélectionna le premier long-métrage “Laada” de Drissa Touré, dans la section “Un certain regard”. En dépit de cela, le film de notre jeune réalisateur burkinabé n'est toujours pas sorti en salle en France. “Haramuya” est donc le premier film de Drissa Touré exploité commercialement en France. Ce film a également fait partie de la Sélection officielle du Festival de Cannes en 1995, section “Un certain regard”.

“Haramuya” (les proscrits), est un film très inspiré par la vie aventureuse de l'autodidacte Drissa Touré, qui conduisit un jour Sembène Ousmane dans son taxi lors d'une édition du FESPACO. Françoise Balogun, Salif Ouédraogo, Catherine Millet et Sophie Carlier furent les autres consultants au scénario d'“Haramuya” que signe Drissa Touré.

Quand on voit le film “Haramuya” de Drissa Touré, on se dit : “Il y avait l'argent du grand cinéaste français Robert Bresson, il y a maintenant l'argent de Drissa Touré”. Ce thème, lui a très probablement été inspiré par les difficultés économiques que traverse le peuple africain, depuis la dévaluation du Fcfa et la rigueur financière imposée par les Organisations internationales de Bretton Woods. C'est à travers une comédie urbaine tournée à Ouaga que Drissa Touré met en image très subtilement ce thème. Avec ce film, il s'inscrit dans la lignée de Pierre Yaméogo et d'Henri Duparc, avec l'humour en moins. L'univers de Drissa Touré est plutôt du côté de l'observation du voyeur qui l'amène à approcher ses personnages de l'extérieur, sans pouvoir pénétrer réellement dans leur vie sociale ou dans leur vécu, en ce sens il y a un petit côté Jacques Tati chez Drissa Touré. Lorsqu'on est spectateur d'un film de Drissa Touré, on voit une série

de personnages et de choses, sur lesquels la caméra s'arrête, passe et repasse sans qu'on en comprenne immédiatement le sens. Mais, chez Drissa Touré, rien n'est gratuit et la clef du temps du film qui se déroule, ouvre les tiroirs-caisses à sens, progressivement. Ainsi, l'on voit chez le commerçant libanais magouilleur Malick (interprété par Ali Malagouin), un écran vidéo de télésurveillance, celui-ci servira à coincer l'un de ses employés Kalifa (interprété par Abdoulaye Koba), ou l'on aperçoit une dame de forte corpulence, la Mamie (interprétée par Ramata N'Diaye Tall), qui semble surveiller des filles, qui semblent faire un défilé dans la rue, on apprendra que celle-ci est une maquerelle, et qu'en plus, elle est la mère secrète de la jeune métisse Maty (interprétée par Assita Sankara), quotidiennement observée par Kalifa, et qui a pour père, le Libanais magouilleur.

L'une des autres caractéristiques de l'univers cinéma topographique de Drissa Touré, est de mettre en parallèle une série d'histoires (ou tranches de vie), qui ensuite se croise, en s'entrechoquant pour illuminer le récit. Enfin, comme vous l'aurez compris, l'argent dans “Haramuya” de Drissa Touré, c'est la prostitution, c'est le métissage, c'est le vol, c'est la drogue, c'est l'école coranique, c'est la société traditionnelle, et c'est pour finir, le cinéma.

Parmi les acteurs, on retrouve le comédien-fétiche de Pierre Yaméogo : Abdoulaye Komboudri (alias “l'homme du peuple”), qui joue les mauvais garçons africains aux côtés de Wamby (Adama Ouédraogo), Sindy (Noufou Ouédraogo) et Zafar (Oumar Tapsoba).

Avec “Haramuya”, Drissa Touré, le modeste autodidacte, est dans une excellente voie cinématographique. ■

Thierry Sinda